

Les Amis devenus

Marie-Claire Mir

Marie-Claire Mir

Les Amis devenus

© Marie-Claire Mir, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8053-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Que sont mes amis devenus

Que j'avais de si près tenus

Et tant aimés...

Rutebeuf

*J'apprends de plus en plus à regarder les gens. Quand on raconte une
histoire, il faut aimer les personnages, tous les personnages.*

Patrice Chéreau

Your rooster crows at the break of dawn

Look out your window and I'll be gone

You're the reason I'm trav'lin on

But don't think twice it's allright

Bob Dylan

Quand le coq chantera dès l'aube,

Regarde par la fenêtre je serai parti,

Tu es ma raison de partir sur les routes,

Mais n'y pense plus, tout va bien

Prologue

Certains affirment avoir aperçu des êtres fantomatiques, et récemment, la science même s'est penchée sur la question, des recherches laissant apparaître que, quelque part dans une région du cerveau, l'on peut détecter, grâce à des courants électriques, le sentiment qu'une personne, autre que soi-même, est présente dans la pièce, la salle, l'endroit, quel qu'il soit, où l'on se trouve, il paraît que l'on peut même avoir la sensation d'être effleuré par elle, c'est une sensation, cela ne signifiant pas que la personne soit réelle, cela ne signifiant pas non plus qu'on est devenu fou, non, cette sensation porte un nom compliqué, du moins d'une rareté qui ne va pas sans préciosité, c'est *l'apophénie*, qui porte à voir des coïncidences partout, à détecter des présences, à deviner par-delà son quant-à-soi, l'existence, non pas expressément selon un face à face, non, mais bien l'existence, dans l'espace plus ou moins proche, d'une personne précise, ses nom et prénom, possiblement oubliés pendant plusieurs années, ressurgissant brusquement dans la mémoire, à la manière de ces fusées qui projettent pêle-mêle des gerbes de couleurs, comme des éclats de souvenir... Dans le cerveau des cobayes qui ont bien voulu se prêter à l'expérimentation, la Science a découvert, lors de ce que l'on appelle communément, une hantise, la Science a découvert, en observant le cerveau de ces cobayes, une zone subitement activée.

J'ai pu faire récemment l'expérience du surgissement de ces fantômes et je pars à leur recherche, persuadée que je finirai par découvrir ce qui m'habite vraiment.

Je m'appelle Hélène Penthion et j'habite à Crémone, un peu par hasard, à moins qu'une force à l'époque inconsciente n'ait guidé mes pas ici, après tant de pérégrinations, vers cette petite ville du Sud de la France où j'ai fini par faire une rencontre décisive...

Je ne suis pas attachée à l'endroit où je suis née, j'y ai très peu vécu, j'en suis partie après la disparition de mon père et je n'y ai plus pensé. J'ai habité tant de lieux différents, de pays, de villes, de villages, j'ai connu tant de gens dont certains furent des amis... Le monde est peuplé de familles de visages, et même si chacun est unique et chaque moment vécu exclusif, je suis de plus en plus

confrontée à des réminiscences qui font coexister des gens que j'ai connus dans des époques différentes, des lieux différents, avec des gens que je rencontre dans ma vie d'aujourd'hui, leurs histoires semblent se superposer, se télescoper en quelque sorte, partout où je vais quelqu'un me rappelant quelqu'un, m'obligeant à mesurer le pouvoir absolu des souvenirs, leur tyrannie même, dirais-je, me voici naviguant entre présent et passé, parfois les confondant, comme si les visages récents dont la familiarité me frappe étaient des accumulateurs de mémoire, j'héberge des fantômes qui me regardent écrire par-dessus mon épaule, et je ressasse, je rumine et je repasse dans le sas d'un tamis de phrases, les souvenirs se percutent, si je n'y prends pas garde leur précision risque de s'émousser malgré leur extrême violence, leur pouvoir de harcèlement deviendrait alors d'autant plus insupportable que je n'aurais plus les mots nécessaires. J'essaie de ne pas verser dans cette zone limite de la vie où il n'y a plus qu'à attendre de mourir, ce sas, justement, entre la vie et la mort, où l'on n'a plus rien à faire ni à dire qui intéresse personne que soi-même. Je me hâte de me souvenir. Peut-être ne fais-je que chercher à parler, enfin, du souvenir essentiel qui me fit ce que je suis aujourd'hui, dont je n'ai jamais parlé mais qui me hante à jamais.

Si je parviens à parler de quelques-uns de ceux à qui je repense au hasard de certaines rencontres, selon un phénomène que j'aurais du mal à expliquer, comprenant malgré tout qu'il s'agit d'une sorte très particulière de coïncidence, la sensation d'une présence jusque-là dormante qui troue le temps, celui-ci se présentant comme une mer infiniment habitée de fantômes qui s'y sont noyés, si je parviens à raconter les histoires qu'ils me rappellent, alors j'aurai un peu triomphé du néant.

Rosa Martiali

Yes but I would not feel so all alone

Everybody must get stoned¹

Le phénomène s'est produit la première fois l'année dernière, à Paris, lors d'un concert de musique napolitaine à la Cité Universitaire du Boulevard Jourdan, plus exactement à la Maison de l'Italie, une jeune femme, appuyée contre une fenêtre, a fait surgir un souvenir précis, quoique friable, l'impression fugitive mais vivace de l'avoir déjà vue quelque part, soudain le passé s'inscrivant dans les traits de son visage familier, s'imposant, annulant le temps qui le séparait d'un visage souvenu, familier, si familier, comment avais-je pu l'oublier, cette femme à la fenêtre, appuyée contre le mur, faisant naître parmi toute une famille de visages qui lui ressemblaient, le fil qui les relie passant par le tunnel de la mémoire, une trouée dans le mille feuilles du temps plié, et moi trouant le temps plié, me faufilant, les visages sont restés dans les plis, une famille de visages dont les membres n'auraient eu d'autre lien de parenté que celui de me rappeler la même personne, avec une précision bouleversante, Rosa Martiali, oui, dans le temps plié a surgi Rosa Martiali, et avec elle Varvara Pic, et Daniel Reclus, s'échappant des plis, rejoignant cette femme debout près de la fenêtre, là, appuyée contre la grande baie vitrée du hall de la Maison de l'Italie aménagé en salle de spectacle, cette jeune femme n'avait peut-être pas trouvé de place assise alors elle s'était installée contre la baie vitrée, à moins qu'elle ne cherchât ainsi à afficher un statut particulier, peut-être était-elle la femme, la compagne, de l'un des musiciens, ou de l'un des organisateurs du concert, elle s'appuyant contre le mur, juste avant cette baie, et moi me souvenant d'une photo de Rosa Martiali appuyée debout contre une fenêtre de la Maison des Jeunes, à Beauregard, Rosa me regardant arriver, et moi lui disant *attends, je te prends en photo...*

La jeune femme a tourné la tête juste quand je suis rentrée dans le hall de la Maison de l'Italie, à la Cité Internationale Universitaire de Paris, j'étais venue en simple spectatrice, c'est curieux comme elle m'a regardée, brièvement, comme si elle avait senti une présence soudaine et familière, mais elle ne m'a pas reconnue, et pour cause, reprenant tout de suite sa position initiale, la tête

ournée vers la scène et les mains sur le haut des cuisses, elle portait un polo vert et un pantalon blanc, c'était assez étonnant parce que Rosa était habillée de la même façon le jour de la photo, il y a de cela très longtemps, vers la fin des années 60, à la Maison des Jeunes de Beauregard, une cité de H.L.M. dans la banlieue de Bayonne où j'habitais alors avec mes parents, la photo est en noir et blanc, dans un album, à la maison, je la regarde, elle est devant moi, mais je me souviens que Rosa portait un pantalon blanc et un t-shirt vert, – on parlait déjà de t-shirt à l'époque, – je m'en souviens, elle était en vert et blanc, je revoyais la photo en noir et blanc dans l'un des rares albums que j'ai gardés, elle, Rosa, les mains sur le haut des cuisses, à peine sur les hanches, en signe d'impatience, m'attendant, me guettant, visiblement, pour me dire quelque chose d'important, n'étant pas, en général, du genre à se montrer impatiente ou bouleversée, cette posture, les mains sur le haut des cuisses en signe d'impatience ne lui ressemblant pas, elle ne donnait jamais l'impression d'être fière, il émanait simplement d'elle une assurance de vivre que je lui enviais, la femme contre la fenêtre ne me regardant pas, elle, détournant même la tête lorsqu'elle m'a vue entrer, visiblement je ne l'intéressais pas, alors qu'elle m'intéressait beaucoup, me plongeant dans le souvenir de Rosa Martiali et de cette incroyable histoire de demande en mariage, Daniel Reclus avait demandé à Varvara Pic de l'épouser, je pensais que c'était parce qu'il devait partir au service militaire, Varvara Pic avait seize ans à l'époque, tout comme Rosa et moi, Rosa était folle de chagrin parce qu'elle aimait Daniel Reclus, elle ne connaissait rien de la relation entre Daniel Reclus et Varvara Pic, elle m'attendait pour m'annoncer la nouvelle et moi je l'ai prise en photo à cet instant précis où elle posait ses mains sur le haut des cuisses pour me signifier que j'étais en retard, qu'elle m'avait attendue, elle avait quelque chose à me dire...

Le passé n'est pas mort, à peine passé, peut-être pas passé du tout, j'aurais pu m'approcher de la femme contre la fenêtre et l'embrasser, elle m'aurait dit *ah ! Tout ce temps !* et moi aussi j'aurais cherché à lui dire que malgré tout ce temps je ne l'avais pas oubliée, en fait le temps n'était pas passé, juste plié, rangé, en attendant de servir, je me souviens très bien de la bouche de Rosa Martiali exhalant une odeur d'alcool, à cette époque nous buvions du gin, très souvent, Rosa Martiali étant une fille – on disait « une fille » à l'époque – une fille marginale, qui vivait en marge, n'allant plus à l'école, fumant, « traînant », sa famille habitant à l'orée de la Cité, dans un faubourg encore plus pauvre que la Cité, c'était une famille de « macaronis » comme on disait dans la Cité, Rosa

Martiali buvait souvent avant de venir à la Maison des Jeunes, n'ayant rien à faire chez elle alors elle buvait, nous devions souvent la ramener à la maison, chez elle, justement, nous, ses amis, Daniel Reclus, Varvara Pic et moi, chez elle, Rosa n'ayant pas davantage à faire là, mais au moins c'était chez elle, *au moins*, disait sa mère qui nous offrait du Campari, *elle ne se donne pas en spectacle*, nous la ramenions chez elle où elle n'avait rien à faire et c'est pour cela qu'elle venait à la Maison des Jeunes parce que c'était là qu'elle se sentait le mieux quand elle n'avait rien à faire, il n'y avait rien à faire de spécial à la Maison des Jeunes, on venait là pour jouer aux cartes, pour fumer en écoutant de la musique, passant derrière le bar pour mettre en route le « tourne-disques », il y avait d'autres jeunes que nous, ils étaient nombreux à venir à la MJC pour ne rien faire de spécial, c'était un lieu au bord de la Cité où l'on aimait venir pour jouer aux cartes, pour danser aussi, Rosa Martiali dansait très bien le rock, sachant tenir le rôle de l'homme, conduisant sa partenaire à merveille, c'était un vrai plaisir de danser avec elle, de se laisser guider par elle, Varvara Pic passait derrière le bar pour « changer le disque », elle n'avait pas besoin de demander la permission à Daniel Reclus qui était le directeur de la MJC et dont Rosa Martiali était amoureuse, en fait elle avait cette raison-là de venir à la Maison des Jeunes, elle aimait Daniel Reclus – mais cela je ne le savais pas – qui ne l'aimait pas, et alors elle buvait pas mal de gin, chacun apportant une bouteille à tour de rôle, se versant du gin en cachette dans l'eau ou le « tonic », au bout d'un moment il fallait ramener Rosa chez elle, cela se voyait sur son visage qu'elle buvait, son visage étonnamment parcheminé pour son âge, précocement vieilli, bien qu'elle fût jolie elle avait le visage ravagé, un peu comme le visage friable de cette jeune femme ce soir-là, appuyée contre la baie vitrée à la Maison de l'Italie, cherchant à se distinguer des spectateurs, elle faisait partie, sans doute, des organisateurs, se tenant dans l'espace de la scène, c'était peut-être l'épouse ou la compagne d'un musicien, elle s'ennuyait, elle n'avait rien de spécial à faire, elle « accompagnait », simplement, ne voulant pas rester les bras ballants elle avait posé les mains sur le haut des cuisses, et cela lui donnait l'air d'attendre, d'être dans le coup, de savoir ce qui allait se passer, les artistes n'étaient pas encore arrivés, j'étais impatiente et je passais le temps en regardant la femme au pantalon blanc et au polo vert, à la MJC, théoriquement, on n'avait pas le droit de toucher au tourne-disques, il fallait attendre l'autorisation de Daniel Reclus, il avait interdit l'accès au tourne-disques parce qu'il y avait eu pas mal de dégradations, seule Varvara Pic pouvait « mettre un disque » sans autorisation, on se demandait bien pourquoi, et en fait on a tout compris lorsqu'on a su que

Daniel Reclus et Varvara Pic allaient se marier, Rosa m'attendant ce jour-là pour me le dire, m'attendant, me guettant, me voyant arriver, comme la jeune femme, ce soir-là, jouant son rôle d'attendre le concert, me regardant entrer et détournant tout de suite la tête pour retourner à sa vigilance, Rosa Martiali, elle, s'est jetée sur moi et m'a dit *viens !*, m'entraînant dans l'arrière salle, me racontant tout, pleurant, Rosa Martiali qui a ressurgi ce soir-là à la Maison de l'Italie où j'allais assister à un concert de musique napolitaine, ce n'était pas moi qui la conviait c'est elle qui s'imposait, elle et son visage épaté et tendu par l'alcool, déjà, j'étais certaine que cette femme, là, elle aussi, était ivre, son regard brouillé posé sur moi un quart de seconde avant de se détourner aussitôt, le nom de Rosa Martiali est resté rangé dans un pli de ma mémoire, ainsi que le souvenir de sa silhouette fine et dégingandée, à l'époque je souffrais d'un peu d'embonpoint et j'avais beaucoup d'admiration pour celles de mes congénères qui avaient su, malgré la puberté, rester sveltes, je revois Rosa Martiali quand j'entre dans la Maison des Jeunes, le foyer de la MJC équipé de tables en formica et d'un bar en malékite derrière lequel il y avait le fameux tourne-disques, quand je suis rentrée on entendait « Rainy day woman », de Bob Dylan, j'ai dit à Rosa *attends, je te prends en photo*, et lorsque Rosa s'est avancée vers moi je croyais qu'elle allait m'entraîner pour danser, elle conduisait bien et nous aimions danser ensemble, mais non, elle m'a entraînée dans l'arrière salle et elle m'a annoncé la nouvelle, Daniel Reclus allait se marier, *tu sais avec qui ? avec Varvara Pic !* Rosa effondrée, pleurant, traitant Daniel Reclus de salaud, et moi découvrant dans les paroles désordonnées de Rosa Martiali que Daniel Reclus était son petit ami, comme on disait alors, qu'elle avait couché avec lui, *le salaud, il couchait aussi avec Varvara Pic*, sauf que Varvara Pic était enceinte et que ses parents exigeaient que Daniel Reclus l'épouse, c'était avant la pilule en vente libre dans les pharmacies, Varvara s'était fait *prendre*, Daniel allait l'épouser, et Rosa pleurait.

La femme contre la fenêtre, c'est très étrange, portait un pantalon blanc et un polo vert, je dis « polo » et non pas pull, ou t-shirt, c'était bien un polo, le mot correspondant davantage au caractère masculin du vêtement avec col qu'elle portait, cheveux courts et d'un blond presque blanc, cheveux décolorés, comme Rosa Martiali à l'époque, ne portant ni veste ni manteau, faisant comme partie des lieux, un instant j'ai cru que c'était le fantôme de Rosa Martiali, silhouette familière de la Maison des Jeunes, mais non, elle n'était pas assez jeune pour être l'exacte réplique de Rosa, revenue dans un univers parallèle, j'étais victime